

Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Le monde a-t-il fait la culbute? : correspondances, t. 3 : 1966-1985*, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Montréal, Leméac Éditeur, 2019, 592 p.

François Ouellet

Numéro 50, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1073714ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1073714ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (2020). Compte rendu de [Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Le monde a-t-il fait la culbute? : correspondances, t. 3 : 1966-1985*, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Montréal, Leméac Éditeur, 2019, 592 p.] *Francophonies d'Amérique*, (50), 125–127.
<https://doi.org/10.7202/1073714ar>

d'offrir à Émilie et à Jean-François, force est de constater que Michel Bastarache a contribué à créer les conditions juridiques pour que tous les enfants des communautés francophones minoritaires, d'un océan à l'autre, puissent s'épanouir dans leur langue et leur culture.

François Larocque
Chaire de recherche sur la francophonie canadienne
en droits et enjeux linguistiques, Université d'Ottawa

Jacques Ferron, Madeleine Ferron et Robert Cliche, *Le monde a-t-il fait la culbute? : correspondances, t. 3 : 1966-1985*, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Montréal, Leméac Éditeur, 2019, 592 p.

Voici enfin, après les premier et deuxième tomes de la correspondance échangée entre Jacques Ferron, sa sœur Madeleine et Robert Cliche (voir les numéros 34 et 40-41 de *Francophonies d'Amérique*), l'ultime volume préparé par Marcel Olscamp et Lucie Joubert. Ce sont 269 lettres qui viennent s'ajouter aux 446 précédentes, l'ensemble formant près de 1550 pages couvrant quarante années. De 1946, alors que Jacques Ferron termine son service militaire comme médecin et que Madeleine Ferron et Robert Cliche se sont récemment mariés, à 1985, année de la mort de l'écrivain, cette correspondance à trois voix est sans doute unique dans l'histoire des lettres québécoises, autant par sa forme que par son intérêt.

Le troisième tome coïncide, chez Jacques Ferron, avec les grandes années d'écriture, alors que l'écrivain invente un style et un univers, une écriture assez proche du réalisme magique latino-américain. Entre 1965 et 1973, un livre n'attend pas l'autre. Bousculé par l'inspiration et les événements politiques, Ferron les écrit rapidement, sans souci de se relire : « J'écris maintenant d'un premier jet. J'envoie le tout chez l'éditeur et deux mois après le livre est édité » (p. 235). Madeleine en reste bouche bée, lui dit de ralentir puisqu'il a gagné la partie : « Tu poursuis une œuvre qui te poursuit aussi. La course est effrénée, épuisante et vaine puisqu'elle est gagnée. Tu n'as pas entendu la clochette, tu n'as pas vu les signaux? Tu es le premier, le plus grand et pour quelques-uns, le seul. C'est vrai, je te l'assure » (p. 355). À cette époque, l'écrivain médecin travaille dans des hôpitaux psychiatriques, expérience qui sera déterminante dans l'écriture de *L'Amélanchier*.

Pour Madeleine Ferron, cette période marque aussi une date : en 1966 paraissent ses premiers livres, le roman *La fin des loups-garous* et son recueil de contes *Cœur de sucre*. Quelques années plus tard, avec Robert Cliche, elle publie deux ouvrages historiques sur la Beauce, au terme de recherches qui constituent souvent un sujet de discussions épistolaires avec Jacques. Les Ferron se passionnent pour la petite histoire du Québec et sont soucieux de la tradition orale. Peu de lettres où ils ne font part des monographies qu'ils ont lues, qu'ils se sont prêtées, qu'ils dénichent parfois dans des fonds de bibliothèques paroissiales et dont ils discutent passionnément non seulement à propos des recherches sur l'histoire de la Beauce, mais aussi des origines familiales des Ferron en Mauricie. L'œuvre de Ferron est elle-même largement documentée par cette petite histoire.

Qui a lu les deux volumes précédents sait que les relations entre l'écrivain et ses deux épistoliers n'ont jamais été tout à fait harmonieuses. La fin du deuxième volume (1965) était amère et acrimonieuse, elle se faisait l'écho d'incompréhensions qui ont mené à une brouille ravageuse. En 1966-1967, peu de lettres furent échangées. Mais dans ce troisième volume, le ton de Jacques est plus posé, et ses lettres expriment une tendresse inattendue. Il porte toujours un jugement sévère sur l'écriture de sa sœur, mais il est moins impétueux. Du coup, Madeleine est elle-même moins « moralisatrice ». Et après avoir manifesté son enthousiasme pour *Le Saint-Élias*, elle confie affectueusement : « Je t'engueule souvent, mais si tu savais comme j'aime mieux me laisser éblouir » (p. 313). Si les lettres confirment ce que nous savions de l'écrivain, elles nous font découvrir, dans l'ensemble des trois volumes, une Madeleine Ferron à la personnalité attachante, dont on ignorait à peu près tout.

On prend aussi un réel plaisir à lire Robert Cliche, mieux connu pour ses engagements politiques. Mais il est assez absent de ce troisième volume, dans ces années où il délaisse ses activités au Nouveau Parti démocratique (NPD) pour se consacrer uniquement au droit. En 1972, il est nommé chef adjoint à la Cour provinciale, puis préside, deux ans plus tard, ce qu'on appellera la commission Cliche. Mais il meurt prématurément d'un infarctus en septembre 1978.

L'importance de Jacques Ferron dans l'actualité de l'époque augmente évidemment l'intérêt de ses lettres. La rancœur qu'il garde au NPD, son refus du pouvoir, le rôle qu'il a joué dans la crise d'Octobre sont autant de sujets qu'il aborde. « Le Québec me fatigue. Toujours dire "nous", ce n'est pas naturel. On ne devrait pas avoir à se préoccuper d'un pays » (p. 237),

écrit le frère à sa sœur en octobre 1971. Peu à peu, il se retire du jeu, son pessimisme faisant écho aux essais parus dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, livre à la suite duquel il tire sa révérence. « C'est très simple, j'ai décidé que j'avais fait mon temps, que la guerre continuerait sans moi et qu'il revient aux enfants de s'inventer l'avenir qu'ils voudront », écrit-il à Madeleine en septembre 1974. La dizaine d'années qui lui reste à vivre sera marquée par la difficulté d'écrire et la dépression.

Il faut remercier Marcel Olscamp et Lucie Joubert pour leur travail éditorial colossal. La saisie des lettres, la recherche bibliographique, l'annotation, la séquence même dans laquelle ces lettres doivent être lues (puisque seul Jacques datait ses lettres), tout cela a bénéficié d'un soin tel que cette correspondance se lit comme un roman. Deux négligences cependant dans le présent volume : à la page 226, c'est du philosophe Alain qu'il s'agit, dont l'ouvrage *Le citoyen contre les pouvoirs* est composé de textes sélectionnés par l'écrivain Jean Prévost; et le dédicataire de Marguerite Yourcenar, à la page 445, est Max Daireau, écrivain français d'origine argentine.

On attend maintenant la volumineuse correspondance entre Jacques Ferron et l'essayiste Jean Marcel, qui avait consacré à l'écrivain, en 1970, un *Jacques Ferron malgré lui* qui fit autorité. J'ose espérer que ce projet, dont on parle depuis plusieurs années, est sur le radar d'Olscamp et de Joubert.

François Ouellet
Université du Québec à Chicoutimi

Valérie Lapointe-Gagnon et al. (dir.), *La Confédération et la dualité canadienne*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, 372 p.

Le 150^e anniversaire de la création du régime politique fédéral canadien a donné lieu à un regain d'intérêt pour les conditions ayant présidé à son émergence ainsi qu'à son évolution. Les Presses de l'Université Laval, pour ne nommer que celles-là, ont déjà fait paraître des ouvrages sur le Canada français et la Confédération (J.-F. Caron et M. Martel), la Conférence de Québec de 1864 (E. Brouillet, A.-G. Gagnon et G. Laforest), les personnalités politiques que furent John A. Macdonald (F. Boily) et George Brown (J.-F. Caron). S'ajoute à cette collection un livre qui s'intéresse à la dualité canadienne. Ce dernier aurait tout aussi bien pu s'intituler *150 ans après la Confédération : vie et mort de la dualité*. En